

Solitude et désolation d'un «Nègre métropolitain» en terre d'Amérique: le sourire silencieux de Dany Laferrière

YLENIA DE LUCA

J'ai connu les quatre saisons. / J'ai connu et la jeune fille /
et la femme. / J'ai connu la misère. /
J'ai connu aussi la solitude. / Dans une même année. /
Si j'étais resté à Port-au-Prince, / je n'aurais connu autre chose /
que ma famille, mes amis, / les filles de mon quartier /
et, peut-être, la prison¹.

PENDANT LONGTEMPS, L'AMÉRIQUE a été la figure mythique d'un dehors, d'un au-delà. Depuis les origines jusqu'à nos jours, en effet, l'ouest et le nord ont constitué des espaces vers lesquels on allait (en réalité ou en imagination), alors que le sud, aujourd'hui, est ce qui vient vers le nord et habite de plus en plus cet espace.

Le grand poète brésilien Carlos Drummond de Andrade a consacré un beau et long poème à « L'Amérique ». Il y écrit ces vers : « Quel vacarme dans la nuit ! / Quelle solitude ! / Cette solitude de l'Amérique... Désolation et grand-ville se guettant² ».

Ainsi donc, de son point de vue périphérique, qui n'est pas seulement celui du Brésil, mais aussi celui de cette région secrète et intérieure qu'est son État natal du Minas Gerais, ce poète d'une immense culture et d'une urbanité raffinée arrivait à ce constat : douleur de l'arrachement, de la solitude en terre d'Amérique.

Aujourd'hui, d'autres solitudes se manifestent, des voix excentriques, métissées qui ravivent ce thème originel et perpétuel, mais qui affirment encore : « La solitude est l'aboutissement naturel de toute vie en Amérique³ ». Ces mêmes voix, « troisième voie entre la fusion

¹ Dany Laferrière, *Chronique de la dérive douce*, Montréal, VLB, 1994, p. 132.

² Carlos D. De Andrade, *Poésie*, Paris, Gallimard, 1990, p. 26.

³ Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, Montréal, VLB, 1985, p. 38.

totalisante de l'homogène et la fragmentation différentialiste de l'hétérogène⁴ », qui disent par ailleurs le plaisir du mélange, de la traversée des frontières, de la créolisation des langues et des cultures, tremblent en même temps de se retrouver séparées de tout.

« Quoi de plus ironique et désespérée que la geste d'un écrivain qui ambitionne le titre de gouverneur de l'hiver ?⁵ », demande Joël des Rosiers dans *Théories Caraïbes*, en recyclant avec bonheur le titre du grand classique haïtien de Jacques Roumain.

Solitude du migrant monté vers le nord donc, du Noir en pays blanc de peau et de neige, et qui participe aussi, par la force des choses, de cet isolement plus fondamental qui est celui des descendants des Africains en Amérique, héritiers tragiques d'une histoire de ségrégation et d'exclusion.

Au Québec, c'est par l'immigration haïtienne que se produit principalement ce transfert : par Haïti, c'est pour la première fois une immigration américaine d'ascendance africaine et de culture fortement syncrétique, qui investit le nord-est et travaille le dedans du lieu montréalais, le dissémine, le tropicalise.

Montréal des Haïtiens révèle un espace dysphorique, halluciné ou angoissant et en plus, le thème du déracinement et de l'égarement subit un remodelage idéologique en faveur d'une représentation de deux solitudes : la québécoise et l'haïtienne, chargées toutes les deux d'un potentiel de solidarité et de connexion interculturelle.

Ni cauchemar ni paradis, Montréal est surtout la ville du temps perdu et retrouvé ; la pensée s'y perd dans un travail épuisant de réminiscences, de désirs fiévreux qui ne trouvent pas leur objet, elle s'y trouve coincée « entre deux impossibilités : la chimérique résurgence du passé et l'oubli de ses racines qui souvent conduit à la folie⁶ ».

On ne saurait considérer le Montréal haïtien sans revenir à cette image : celle de la ville du sud, sublime et tragique magma, espace de décomposition. L'Amérique haïtienne porte cet héritage et celui d'une négritude qui n'est tout à fait chez elle nulle part : « le Nègre, le clochard du monde⁷ », a écrit Paul Zumthor : d'où sa nature essentiellement convulsive et malaisée. Le trajet si court et si dépaysant à la fois vers Montréal sera-t-il donc la voie du salut ?

Des Antilles au pays des neiges, le *nègre* reconduit ses origines, ses fantômes, ses hontes et ne s'en dégage qu'au prix d'immenses efforts. Sans doute ce poids tragique à la limite du supportable explique-t-il en partie une réaction comme celle de Dany Laferrière, qui, dès *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, son premier roman, a déjoué Port-au-Prince par

⁴ François Laplantine, Alexis Nouss, *Le métissage*, Paris, Flammarion, 1997, p. 8.

⁵ Joël Des Rosiers, *Théories Caraïbes. Poétique du déracinement*, Montréal, Triptyque, 1997, p. 55.

⁶ Émile Ollivier, *Mère-solitude*, Paris, Albin Michel, 1983, p. 100.

⁷ Paul Zumthor, *Babel ou l'Inachèvement*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 142.

l'humour, en surenchérissant comiquement dans le primitif, en jouant de l'hyperbole érotique et du cliché racial dans l'insouciance la plus perverse. Ce Montréal-là est une ville tropicale, certes, où « il fait épouvantablement chaud⁸ » ; en cette ville aphrodisiaque, en ce « paradis du draguer nègre⁹ », résonnent les terribles secousses du lit qui font de la chambre elle-même tout autre chose que ce lieu d'étude et d'interprétation qu'évoquait Paul Auster : une chambre en transe, où les corps se déchaînent comme s'il s'agissait de détruire toute demeure, toute pensée, tout recueillement. Un tremblement de terre érotique, donc, qui menace en permanence de tout détruire, où le désir est à fleur de peau et où les stéréotypes raciaux, coloniaux sont ravivés pour mieux les saccager. En Amérique, le nègre enfin libéré peut aspirer à la totalité indifférenciée de la vie, vieux fantasme américain, d'autant plus déchaîné et drôle à la fois que c'est un sujet historiquement déclassé par ce continent, confiné dans une primitivité commode, qui en est le porteur : « C'EST SIMPLE : JE VEUX TOUTE L'AMÉRIQUE. Pas moins [...] L'AMÉRIQUE EST UN TOUT. Alors que voulez-vous que je fasse d'une conscience ?¹⁰ ». Les lettres capitales font de cette revendication et de cet aphorisme des slogans : le fantasme, rivé aux valeurs états-uniennes les plus classiques, ne peut avoir que des allures de bravades.

Dans les débuts, l'immigré Laferrière souffre de « solitude ». Les gens qu'il croise le regardent soit avec une indifférence insultante : « comme si j'étais un mur lisse¹¹ » soit, au contraire, avec un « haut-le-corps¹² ». Il peut hurler tant qu'il veut, personne ne l'entendra. La police ne se gêne pas pour l'interroger ni pour le fouiller le soir dans la rue. A cause de son manque d'argent, il n'a pas d'amis « ni de domicile fixe » et, pour ses repas, le « riz-pigeon » tient souvent lieu de « riz-poulet ». Quant aux relations haïtiennes déjà installées dans la ville, elles s'avèrent de peu de secours : les épouses se méfient des parasites et des timides. C'est Laferrière lui-même qui affirme dans son essai *America, we are here* :

I'm sure you'll remember, at the beginning of the 1980s (so long ago !), the bars in any North American city were chock-full of confused, aging hippies – empty-eyed Africans who always had a drum within easy striking distance – the type never changes, no matter the location of the decade – Carribeans in search of their identity, starving white poetesses who lived

⁸Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, Montréal, VLB, 1985, p. 88.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*, p. 87.

¹¹ Dany Laferrière, *Chronique de la dérive douce*, Montréal, VLB, 1994, p. 24.

¹² *Ibid.*, p. 90.

off alfalfa sprouts and Hindu mythology, aggressive young black girls who knew they didn't stand a chance in this insane game of roulette because the black men were only into white women, and the white guys into money and power¹³.

Il est certain que la violence de l'histoire haïtienne et l'exacerbation de la négritude, chez Laferrière, tendent à subvertir l'ordre de Montréal : celle-ci n'est ni construite ni habitable, à strictement parler. Elle n'est pas tant polyphonique qu'implosive, sismique ou hystérique. Tragédie ou comédie, elle porte la crise du sens et de la communauté à un niveau inégal.

Même si parfois cette « contre-américanité¹⁴ » de Dany Laferrière n'est que réaction face à la prétendue américanité, elle traduit aussi « un désir d'être dans le Nouveau Monde, de trouver un langage vrai qui colle à cette aventure, à partir de l'intériorité la plus profonde et la plus aliénée¹⁵ ». Seul aux toilettes, le moi découvre que les mythes ont « leur fausseté », que les identités ont des « fissures » et que l'immensité du continent est d'une « richesse factice ». Et le critique littéraire qu'est Pierre Nepveu en tire la conclusion suivante en ce qui concerne la littérature québécoise en général :

N'est-ce pas cette solitude, cette désolation que l'idéologie québécoise traditionnelle a cherché de toutes ses forces à conjurer dans sa négation jusqu'à l'absurde d'une certaine Amérique, dans sa réduction de celle-ci à quelques fantasmes héroïques et messianiques, et dans son recours itératif et figé à « l'âme française », antidote massif contre les déserts intérieurs et les solitudes de l'esprit ?¹⁶.

Au-delà des découvertes et des conquêtes, malgré la vision héroïque et exaltée que l'on a donnée trop souvent de l'expérience américaine, Pierre Nepveu repère ici une autre Amérique, moins de mouvement et plus d'intériorité, qui fait « du presque rien un espace d'écriture¹⁷ ».

Paz aussi montre clairement que la ville chaotique américaine, désastre du discours, produit pour ainsi dire de la solitude. Aux grands espaces doit s'opposer une place minuscule, celle-là même où le moi fait son nid, où il éprouve son intérieur, qui n'est certes pas idyllique et radieux, puisqu'il est fait d'une mémoire meurtrie.

¹³Dany Laferrière, « America we are here », dans Edwige Danticat (éd.), *The butterfly's way: voices from the Haitian diaspora in the United States*, New York, Soho Press, 2001, p. 53.

¹⁴Pierre Nepveu, *Intérieurs du Nouveau Monde. Essais sur les littératures du Québec et des Amériques*, Montréal, Boréal, 1998, p. 27.

¹⁵*Ibid.*

¹⁶*Ibid.*, p. 327.

¹⁷*Ibid.*, p. 257.

Le 'moi' des dix romans qui font partie de l'*Autobiographie américaine*¹⁸ se meut dans les espaces multiples de cette métropole-monde postmoderne de Paz et Nepveu; il est à la recherche d'un parcours, d'une identité ou d'une mémoire, recherche qui n'aboutira jamais. Le déplacement spatial dans la grande ville se fait sous le signe de la vitesse et du trop-plein, de la prolifération d'événements et d'images rapides, le moi courant sans cesse d'un « îlot séparé », d'une entité isolée, à l'autre. La dynamique de cette marche à travers la ville reflète à la fois la rage de vivre, le désir de renouvellement et la solitude qui, selon Pierre Nepveu, est l'envers de cette Amérique du Nord hyperactive. Dans presque tous les dix romans, la ville symbolise toutes les initiations possibles, telle l'initiation sexuelle : elle est le lieu de l'heureux retour et de l'expulsion finale.

Dans *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit ?*, qui n'est pas seulement le livre qui raconte le succès mais aussi le livre de l'impuissance créatrice et surtout de la solitude, après avoir joui de ce qu'on considère comme les bienfaits de l'américanité, après avoir plongé dans une culture de divertissements faciles, Laferrière avoue qu'il se sent brusquement « SEUL dans cette nuit américaine. Et c'est la chose la plus terrible qui puisse arriver à quelqu'un¹⁹ ». Il n'y a pas d'histoire haïtienne en Amérique, ni même d'histoire tout court, sinon celle qui « NOUS SERT D'APHRODISIAQUE²⁰ ». Selon Laferrière, l'Amérique n'est jamais un tout : il ne fait que situer finalement le TOUT dans un orgasme purement littéraire, dans cette frénésie d'écrire, pour aboutir à un livre qui sera « MOI, MOI TOUT ENTIER²¹ ».

Dans *Chronique de la dérive douce*, Laferrière raconte également son arrivée à Montréal. Tout en marquant le début de son repositionnement identitaire dans ce vaste territoire qu'incarne l'Amérique du Nord, ce texte exprime l'expérience traumatisante qui accompagne son atterrissage dans le rude hiver de l'exil. Dans son énumération de contrecoups traumatiques et dramatiques associés à son incursion dans une nouvelle culture, l'auteur-narrateur nous livre le portrait d'un jeune homme séquestré dans une abjecte misère tant

¹⁸ « J'ai eu un jour l'illumination : l'idée que je pouvais écrire un seul livre en plusieurs volumes [...] l'idée de raconter cette longue autobiographie relatant ma dérive sur le continent américain. Il fallait que je pose les fondements de cet édifice [...] j'ai profité de cette fièvre pour faire le plan général des dix livres, que j'ai suivi pas à pas, enfin presque puisque les livres ne sont pas parus dans l'ordre...Aujourd'hui, les dix livres sont parus. Et ces dix volumes forment un seul livre, j'y tiens, c'est ce que j'ai toujours voulu, un seul livre qui porte ce titre général : *Une autobiographie américaine* ». Dany Laferrière, *J'écris comme je vis*, Vénissieux, La Passe du Vent, 2000a, p. 18.

¹⁹Dany Laferrière, *Cette Grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit ?* Montréal, VLB, 1993, p. 92.

²⁰Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, Montréal, VLB, 1985, p. 90.

²¹ *Ibid.*, p. 91.

matérielle que morale. Ce drame est à son tour accentué par le pathétique de sa périlleuse situation : en bref, par la solitude, la faim et le chômage.

Du reste, l'histoire de la littérature d'expression française est marquée par le thème de l'exil et de ses pendants : le rêve du retour à la Terre Promise et l'espoir d'une intégration harmonieuse dans la société d'accueil et, dans l'espace littéraire, la notion de l'exil débouche le plus souvent sur le désespoir né de la solitude et de la douleur du déracinement.

Dans *Chronique de la dérive douce* toujours, un désarroi certain assaille le narrateur à son arrivée au Québec. En dépit du chiffre avancé de quatre-vingt mille Noirs vivant au Québec dans les années soixante à Montréal, le nouveau venu se trouve frappé de leur quasi-absence : « J'ai marché plus de deux heures / vers le sud / sans rencontrer un seul Noir. / C'est une ville nordique, Vieux²² ». Un traumatisme s'ensuit : « Je suis noir/ et tous les autres/sont blancs. / Le choc²³ ». À des sentiments d'étrangeté et de solitude, s'ajoute la sensation pénible de la rigueur du climat : « Vous croyez que c'est simple, / quand on vient d'un pays d'été / où tout le monde est noir, /de se réveiller dans un pays d'hiver / où tout le monde est blanc²⁴ ».

Mais si Laferrière ne vit pas l'éloignement de ses origines comme un malheur circonscrivant défavorablement et à jamais son identité profonde c'est, semblerait-il, parce qu'il choisit de vivre chaque expérience comme un enrichissement plutôt qu'un appauvrissement de son histoire personnelle. Il affirme d'avoir « choisi d'ajouter et non de soustraire les cultures²⁵ », parce que la multiplicité naît de la rencontre, du dialogue et de la médiation qui se joue dans les intermédiaires, les intervalles, les interstices à partir des croisements et des échanges ; elle ne saurait se réduire à l'entre et à l'entre-deux.

En effet, des appuis importants proviennent des non Québécois. Un sentiment de sympathie réciproque avec un propriétaire italien et sa fille conduit à la découverte d'un emploi rémunéré : « C'est Antonio qui m'a trouvé ce travail/ dans la fabrique de son cousin. / Il me traite comme si j'étais son fils / alors que je couche avec sa fille²⁶ ». À l'atelier, un Indien possède une personnalité charismatique. Il donne au nouveau venu, outre sa sympathie et son couteau, le goût du travail impeccable et rapide, de l'audace et de l'indépendance. C'est après la disparition de celui-ci et son enlèvement de « la fille du boss » que le narrateur de *Chronique* annonce à son patron qu'il « quitte à l'instant / pour devenir

²² Dany Laferrière, *Chronique de la dérive douce*, Montréal, VLB, 1994, p. 29.

²³ *Ibid.*, p. 14.

²⁴ *Ibid.*, p. 97.

²⁵ Dany Laferrière, « America we are here », dans Edwige Danticat (éd.), *The butterfly's way: voices from the Haitian diaspora in the United States*, New York, Soho Press, 2001, p. 54.

²⁶ Dany Laferrière, *Chronique de la dérive douce*, Montréal, VLB, 1994, p. 41.

écrivain²⁷ ». Un autre stimulant provient paradoxalement du concierge grec d'un bouge totalement fermé à l'activité intellectuelle et au bruit de la machine à écrire. Ses réclamations contraignent le narrateur-écrivain à taper régulièrement huit heures et ses sarcasmes appellent le défi : « c'est cela qui m'a permis de continuer mon chemin dans les ténèbres, quand bien même je ne voyais aucune lumière au bout²⁸ ».

Dans *Chronique*, se trouve souligné l'impact niveleur et égalitaire du travail manuel susceptible d'effacer la solitude et de procurer quelques moments heureux : « On est tous sortis devant l'usine / pour prendre le lunch, / siffler les filles qui passent, / boire de la bière, / encourager ceux qui veulent se battre, / se payer du bon temps pour pas cher²⁹ ».

Les livres, eux, s'avèrent de véritables « copains » venus d'un peu tous les pays. Si on a lu tous ceux qu'on possède, on peut en consulter d'autres gratuitement et hebdomadairement dans une librairie accueillante de Montréal qui réserve des coins tranquilles pour la journée. Villon, Cervantès, de Quincey, Borges, Bukowski, Miller, Baldwin et, pour les Haïtiens, Jacques Stephen Alexis et Jacques Roumain : ces écrivains se mêlent si étroitement à l'existence qu'on croit, dans un rêve, bavarder avec Miller et Cendrars au Carré Saint-Louis.

Sans argent et sans domicile fixe, Laferrière dort souvent à la belle étoile. Au fil du temps, sa condition de sans-abri affamé et d'exilé solitaire s'améliore quelque peu, car il découvre la soupe populaire et l'Accueil Bonneau. Il finit par se lier d'amitié avec un confrère haïtien et un vieux clochard. Ce dernier lui montre comment préparer « une recette de pigeon » et « faire la chasse aux chats » pour se nourrir. Son confrère, quant à lui, l'abrite parfois chez lui. Quoi qu'il en soit, le jeune émigré ne se laisse pas vaincre par le froid, la faim et la solitude : il se préoccupe, au contraire, de se ménager une place dans sa société d'adoption.

Cependant, ses conditions de vie sont si déplorables qu'il n'échappera ni « au long sommeil de la déprime » ni à « la plus haute solitude » qu'elle engendre. De plus, la dépression qui le pousse à dormir « douze [...] heures par jour » et la solitude qui, elle, n'est brisée périodiquement que par une petite souris à qui il « raconte ses angoisses³⁰ » sont de plus en plus exacerbées par le racisme latent ou affiché dont il fait les frais. En fait, la révulsion qu'il provoque et le regard chargé de haine qu'il attire révèlent que le Noir constitue une des plus fortes figures de l'altérité dans le contexte nord-américain.

²⁷ *Ibid.*, p. 36.

²⁸ Dany Laferrière, *Cette Grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit ?* Montréal, VLB, 1993, p. 114.

²⁹ Dany Laferrière, *Chronique de la dérive douce*, Montréal, VLB, 1994, p. 127.

³⁰ *Ibid.*, p. 100.

Mais le témoignage donné par Laferrière est clair : l'insertion d'un Noir dans la vie montréalaise semble relativement aisée. Le lecteur ne voit guère de différence entre cette adaptation et celle d'autres immigrants blancs ou jaunes, si ce n'est l'absence de barrière linguistique et, peut-être, une plus grande confiance en soi et un plus grand sens de l'humour chez le Haïtien.

L'ensemble de l'œuvre de Dany Laferrière nous livre ainsi une représentation singulière, pour ne pas dire originale du thème de la solitude. Laferrière précise : « Moi, j'avais décidé très tôt de marcher seul. [...] C'est l'enjeu de tout ce que j'ai fait dans ma vie³¹ ». Pour lui, c'est la seule leçon à retenir devant l'incapacité de son père à se distancier d'un passé identitaire caractérisé par un trop-plein de souvenirs douloureux, celle de ne faire partie « d'aucun groupe, d'aucune coterie, d'aucune chapelle³² ».

Dans son cas, l'individualisme qui le pousse à opter pour la survie personnelle plonge ses racines dans le fait qu'il évolue dans un pays insulaire où, d'une part, « chaque individu que l'on croise peut être le messager de la mort³³ » et où, d'autre part, il règne une délation si pernicieuse qu'elle transforme les victimes du régime en êtres qui « sont presque autant coupables que les bourreaux³⁴ ».

C'est parfois en s'érigeant en un « moi contre eux tous » que réside l'unique chance de survie de tous ceux qui sont issus d'une société marquée depuis longtemps par le chaos politique.

Mais Laferrière réagit différemment : il réussit à compenser et dissimuler la détresse de sa solitude à travers une « hypertrophie ludique³⁵ ». Il dit :

When I immigrated to North America, I made sure I brought that laughter in my battered metal suitcase, an ancestral legacy. We always laughed a lot around my house. My grandfather's deep laughter would shake the walls. I laughed, I drank wine, I made love with the energy of a child who's been locked inside a candy shop, and I wrote it all down³⁶.

Pour lui, l'errance solitaire et sans appui incarne un périple exaltant, une opportunité inouïe qu'il se doit de saisir et d'exploiter sans aucune hésitation.

Ainsi, bien que Laferrière ne place pas au cœur de son écriture la problématique du racisme et de l'intégration de l'exilé noir dans une société blanche, thèmes qui engendrent un sentiment de solitude

³¹Danielle Laurin, «Dany à Miami», dans *Chatelaine*, 2000 : <<http://www.chatelaine.qc.ca/archive/view.asp?id=284>>, consultée le 10 décembre 2020.

³²Dany Laferrière, *Le Cri des oiseaux fous*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 2000, p. 109.

³³*Ibid.*, p. 160.

³⁴*Ibid.*, p. 105.

³⁵Marie Naudin, «Dany Laferrière : être noirs à Montréal», dans *Études Canadiennes/Canadian Studies*, n° 38, 1995, p. 49.

³⁶Dany Laferrière, «America we are here», dans Edwige Danticat (éd.), *The butterfly's way: voices from the Haitian diaspora in the United States*, New York, Soho Press, 2001, p. 54.

profonde, il la dénonce fortement et la ridiculise tout en dévoilant la difficulté inhérente à son propre projet de (re)territorialisation.

En fait, il parle de son projet d'appropriation de l'espace-temps montréalais par l'écriture, sous un regard teinté d'ironie :

J'arrive à Montréal et je tombe tout de suite dans le débat national : celui de la langue. Je venais, il y a peine cinq heures, de quitter, en Haïti, un débat sauvage sur la langue, où le français symbolisait le colon, le puissant, le maître à déraciner de notre inconscient collectif, pour me retrouver dans un autre débat, tout aussi sauvage où le français représente, cette fois, la victime, l'écrasé, le pauvre colonisé qui demande justice. Et c'est l'Anglais le maître honni. Le tout-puissant Anglo-Saxon. Qui choisir ? Vers quel camp me diriger ? Mon ancien colonisateur : le Français, ou le colonisateur de mon ancien colonisateur : l'Anglais ? Le Français, ici, fait pitié, mais je sais qu'il fut un maître dur. Finalement, j'opte pour une position mitoyenne. Je choisis l'Américain. Je décidai d'écrire mon premier livre suivant la leçon d'Hemingway. Dans un style direct, sans fioritures, où l'émotion est à peine perceptible à l'œil nu. Et de placer l'histoire dans un contexte nord-américain : une guerre raciale dont le nerf est le sexe³⁷.

Sur fond de cette problématique, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* apparaît comme premier roman diasporique qui libère la fiction de l'exil de son obsession de dépaysement, de l'écartèlement entre Haïti et le Québec. L'entreprise consiste ici non pas tant à rassembler les différences fermement délimitées mais plutôt à subvertir sur un mode ludique les dislocations socio-ethniques montréalaises afin de les ouvrir à un syncrétisme déconcertant, chargé d'un fatras de signes et de références culturels renvoyant à un univers transculturel, réfractaire à toute récupération identitaire. Le brouillage de références disparates traduirait d'une part l'éclatement cosmopolite montréalais et, d'autre part, une nouvelle position d'écriture, où l'excentricité de la parole, l'hybridité culturelle persistante donnent sens à une nouvelle identité migrante, transculturelle et plurilingue, métaphore de l'écrivain exilé, mais libéré des angoisses de son passé haïtien et refusant d'être « déchiré » entre deux cultures.

De cette façon, il établit une véritable confiance entre le lecteur québécois francophone et blanc avec lui, écrivain immigrant et noir. Il reprend la distinction entre histoire et mémoire : l'histoire québécoise nous apprend que les francophones ont été dominés par les anglophones. La jeune fille raciste et en même temps naïve, puisqu'elle n'imagine pas qu'un Noir puisse mentir, tel qu'il est précisé dans le roman, est une étudiante anglophone à l'université McGill. La dénonciation du racisme et du rejet passe par l'histoire du Québec et l'impact émotionnel par le jeu sur la mémoire des victimes francophones. En effet, la discrimination par les anglophones fait que les Québécois francophones se sentent parfois un peu comme des « Nègres blancs d'Amérique³⁸ » ainsi que l'affirmait Pierre Vallières. Le

³⁷ *Ibid.*, p. 56.

³⁸ Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Parti-pris, 1979, p. 88.

racisme vient des autres, les Anglophones, ce qui permet de dénoncer ce racisme au sein de la société québécoise.

Il est clair que ces personnages ne manifestent pas de nostalgie à l'égard d'un lieu de naissance produit par le hasard et qu'ils ne veulent pas partager les ressentiments de la société d'accueil fondés sur le passé propre aux gens nés sur le territoire, ce qui signifie ne pas s'identifier au rôle de victime.

Ce n'est pas au contact d'idéologies politiques ou traditionnelles que le Noir peut conforter son humanité. Le fiasco et le désenchantement entourant le référendum de 1980 expliquent la démotivation politique. Issu d'un pays indépendant mais tyrannisé par les Duvalier puis par les militaires, le narrateur ne trouve au Québec qu'une démocratie sans indépendance.

Qui plus est, dans *Chronique de la dérive douce*, le narrateur précise n'avoir pas été exilé d'Haïti mais avoir fui de son propre chef, par mesure de prudence, pour éviter d'être emprisonné ou tué comme deux de ses amis. Il arrive donc à Montréal avec une solide formation chrétienne et littéraire et rien d'autre. Il affirme toutefois dans *Cette Grenade* n'avoir eu pour tout bagage qu'une « vieille valise en tôle contenant : ce rire éclatant, sonore, joyeux, contagieux, un rire d'enfant qui faisait halluciner les filles [...] Vieil héritage ancestral³⁹ ».

Le rire pour Laferrière est en effet un atout primordial qui provoque des boutades, des drôleries et s'adresse plus au Moi et à la banalité de l'existence qu'aux défauts des autres ou à des actions bizarres.

Il n'y a guère d'autre solution pour le Nègre de Dany Laferrière : sourire (ricaner peut-être) en silence, quand tous les mythes ont révélé leur fausseté, quand toutes les identités en viennent à montrer leurs fissures et que l'immensité du continent américain ne semble plus qu'une richesse factice, un triste leurre.

Dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, un sage trônant sur son divan observe calmement tout cela : cet homme de l'immobilité n'est pas dupe. Ce tapeur frénétique ne semble pas se douter qu'il se retrouvera un jour dans les toilettes d'un café de la rue Saint-Denis, en écrivain-journaliste soudain écrasé par la solitude.

Il est évident que, à l'image de la mémoire culturelle, affective, de l'écrivain lui-même, presque tous les récits de *l'Autobiographie américaine* sont agencés sous la forme de fragments, de portraits morcelés, de souvenirs disjoints et de micro-récits discontinus qui abordent les thèmes de l'exil, de la solitude et de l'impossible retour aux origines.

Mais Dany Laferrière n'est pas un grand mélancolique : il est porté à rire, et à prendre des notes, comme un journaliste, sur

³⁹Dany Laferrière, *Cette Grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit ?* Montréal, VLB, 1993, p. 37.

l'Amérique, sur les rapports entre les Noirs et les Blancs, sur les écrivains, les cinéastes, les vedettes. Et pourtant, après avoir écouté dans un café la longue confession d'une belle femme blonde, prisonnière de son propre mythe (la blonde, un des grands mythes de l'Amérique, avec le nègre, d'après Laferrière), cet Haïtien jovial se précipite aux toilettes dans un sentiment de déprime totale.

Il est conscient que nous sommes bien loin de l'exclamation naïve, de cette inscription qui a si souvent célébré le surgissement du Nouveau Monde : *Ah! America!* Une autre inscription s'y est substituée désormais : SEUL, mot qui fait craindre le pire, emblème irrémédiable d'un continent où, symbolisée peut-être par la précarité ou la laideur des villes, c'est l'idée même de communauté qui se trouverait comme naturellement compromise.

YLENIA DE LUCA
(Università di Bari Aldo Moro)

BIBLIOGRAPHIE

- BROWN Anne, «Le parcours identitaire de Dany Laferrière ou *Mon cœur est à Port-au-Prince, mon esprit à Montréal et mon corps à Miami*», dans *Studies in Canadian Literature*, vol. XXVIII, n° 2, 2003, p. 39-58.
- DE ANDRADE Carlos D., *Poésie*, Paris, Gallimard, 1990.
- DES ROSIERS Joël, *Théories Caraïbes. Poétique du déracinement*, Montréal, Triptyque, 1997.
- IMBERT Patrick, «S'intégrer progressivement dans les dynamiques des Amériques : rencontrer l'autre», dans *Interculturel Francophonies. Francité et américanité dans le roman québécois contemporain*, n° 32, 2017, p. 27-40.
- KWATERKO Jozef, «Ex-centricité et reterritorialisation : Montréal chez les écrivains haïtiens du Québec», dans *Études canadiennes/Canadian Studies*, n° 64, 2008, p. 99-108.
- LAFERRIERE Dany, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, Montréal, VLB, 1985.
- , *Cette Grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit ?* Montréal, VLB, 1993.
- , *Chronique de la dérive douce*, Montréal, VLB, 1994.
- , *J'écris comme je vis*, Vénissieux, La Passe du Vent, 2000a.
- , *Le Cri des oiseaux fous*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 2000b.
- , «America we are here», dans Edwige Danticat (éd.), *The butterfly's way: voices from the Haitian diaspora in the United States*, New York, Soho Press, 2001, p. 53-56.
- LAPLANTINE François, Alexis NOUSS, *Le métissage*, Paris, Flammarion, 1997.
- LAURIN Danielle, «Dany à Miami» , dans *Chatelaine*. 2000 : <<http://www.chatelaine.qc.ca/archive/view.asp?id=284>>, consultée le 10 décembre 2020.
- MATHIS-MOSER Ursula, *Dany Laferrière : la dérive américaine*, Montréal, VLB, 2012.
- NAUDIN Marie, «Dany Laferrière : être noirs à Montréal», dans *Études Canadiennes/Canadian Studies*, n° 38, 1995, p. 47-55.
- NEPVEU Pierre, *Intérieurs du Nouveau Monde. Essais sur les littératures du Québec et des Amériques*, Montréal, Boréal, 1998.
- OLLIVIER Émile, *Mère-solitude*, Paris, Albin Michel, 1983.
- PAZ Octavio, *Le Feu de chaque jour*, Paris, Gallimard, 1986.
- VALLIERES Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Parti-pris, 1979.
- ZUMTHOR Paul, *Babel ou l'Inachèvement*, Paris, Éditions du Seuil, 1997.